



La bibliothèque de Modiano

Elisabetta SIBILIO

Università di Cassino e del Lazio Meridionale

e.sibilio@unicas.it

Il est désormais difficile de dissocier l'image même de Patrick Modiano de celle de sa bibliothèque. Les nombreux journalistes auxquels il a donné des entretiens ont été accueillis dans sa bibliothèque personnelle où des milliers de volumes sont entassées en bel ordre dans tous les coins. Et c'est ainsi que dans des dizaines de photos et de vidéos les livres constituent un décor indissociable de son visage. Plus mystérieuse est celle qu'il définit dans *Rue des Boutiques Obscures* « la plus précieuse et la plus émouvante bibliothèque » (Modiano, 1978 : 4), c'est-à-dire celle qui est constituée non pas par du matériau littéraire, mais surtout par des vieux bottins. Ce sentiment est évidemment largement partagé vu que Andrew Taylor, dans son livre tout récemment sorti en Italie sous le titre *Les 50 livres qui ont changé le monde*, insère dans sa liste le *Bottin du district de New Haven, Connecticut*, de 1878 qu'il définit plus ou moins en ces termes : « Une cinquantaine de noms, les premiers abonnés qu'on pouvait rejoindre au téléphone, dans un guide qui ne cessera jamais plus d'exister. Pour l'amour, le travail, les attentes de milliards d'individus, un livre qui a changé le monde. » (Taylor, 2014 : 243-8)

Pour en revenir à la littérature, Modiano a beaucoup parlé de ses propres lectures, à partir de celles de son enfance et de son adolescence, dont il a dressé une première liste dans *Ephéméride*, maintes fois reprise et élargie dans *Un pedigree*, jusqu'à celles, plus adultes, qui l'ont formé en tant qu'homme et écrivain.

Mais, surtout, je lisais les premiers livres de poche qui venaient de paraître, et ceux de la collection Pourpre, reliés en carton. Pêle-mêle, des



bons et des mauvais romans. Beaucoup d'entre eux ont disparu des catalogues. Parmi ces premiers livres de poche, quelques titres ont gardé pour moi leurs parfums : *La rue du chat qui pêche*, *La rose de Bratislava*, *Marion des neiges*. (Modiano, 2005b : 45)

Le « parfum » des titres envahit l'œuvre entière de Modiano, comme le remarque Denis Cosnard :

(...) les noms propres et les titres qui jalonnent ses textes sont comme des cailloux blancs laissés pour le promeneur : en les soulevant, on découvre bien souvent les protagonistes, les lieux véridiques, les films ou les livres qui ont inspiré Modiano. (Cosnard, 2010)

Ainsi ce sont les titres, semble-t-il, qu'on trouve surtout cités par Modiano mais aussi par ses personnages. J'utiliserai quelques exemples pour essayer de déceler des rapports « souterrains » qui lient Modiano à certains livres.

Par exemple, on lit dans *L'herbe des nuits* :

C'était le titre d'un roman : *Un homme se penche sur son passé* que j'avais découvert dans la bibliothèque de la maison – quelques rayonnages de livres, à côté de l'une des fenêtres du salon. Le passé ? Mais non, il ne s'agit pas du passé, mais des épisodes d'une vie rêvée, intemporelle, que j'arrache, page à page, à la morne vie courante pour lui donner un peu d'ombre et de lumière. (Modiano, 2012: 50)

Un homme se penche sur son passé est un roman, ou mieux un cycle romanesque, de Maurice Constantin-Weyer, qui eut le prix Goncourt en 1928, mais ce titre aurait pu être le titre de bien de livres de Modiano (surtout, par exemple, de *Rue des Boutiques Obscures*). Revient ici un adjectif très modianesque, « intemporel » qui paraît du reste ailleurs, toujours relaté au passé « C'est de la



littérature. Le passé devient intemporel. Et l'intemporel, c'est la littérature » (Busnel, 2010) ou à son propre passé, à l'autobiographie, qui est, dit Modiano dans sa préface au volume Quarto, « une autobiographie rêvée, intemporelle ».

Et les réflexions du narrateur réagissant à ce titre ressemblent beaucoup à un passage du discours de réception du Nobel prononcé par Modiano en décembre dernier :

Sous leur regard [des romanciers], la vie courante finit par s'envelopper de mystère et par prendre une sorte de phosphorescence qu'elle n'avait pas à première vue mais qui était cachée en profondeur. (Modiano, 2014: 12-13)

Pour rester dans le même genre de référence, liée au titre, on peut citer un autre passage où le narrateur adolescent de *Villa triste* raconte de cette façon, avec les verbes à l'imparfait comme un enfant qui projette un jeu, son rêve d'une nouvelle vie à côté d'Yvonne :

Ou bien, nous restions en Amérique. Nous trouvions une grande maison à la campagne. Le titre d'un livre qui traînait dans le salon de Meinthe m'avait impressionné : *L'Herbe verte du Wyoming*. Je ne l'ai jamais lu mais il suffit que je répète : *L'Herbe verte du Wyoming* pour ressentir un pincement au cœur. En définitive, c'était dans ce pays qui n'existe pas, au milieu de cette herbe haute et d'un vert transparent, que j'aurais voulu vivre avec Yvonne. (Modiano, 1975: 195)

Mais cette citation, et les titres qu'elle contient, sont riches en références littéraires. Face au jardin de sa propre enfance le narrateur adolescent est tiraillé entre le souvenir adulte d'un « Eden perdu » et le rêve enfantin d'une « Terre Promesse » où vivre enfin un nouvel amour. Le « pays qui n'existe pas », teint en vert comme l'herbe du Wyoming du titre d'un roman pour la jeunesse de Mary



O'Hara, renvoie d'une part aux baudelairiens « verts paradis des amours enfantines » de *Moesta et errabunda* et d'autre part au titre d'un autre roman pour la jeunesse, *Le pays où l'on n'arrive jamais* d'André Dhôtel.

Le Modiano lycéen cite ce dernier titre dans une dissertation publiée plus tard sur les *Nouvelles littéraires* et il le reprend en 1970 en répondant au questionnaire Proust. À la question « Où voudriez-vous vivre ? » sa réponse est « Au pays où l'on n'arrive jamais ».

Le roman d'André Dhôtel, publié en 1955 et qui a obtenu le prix Femina, appartient au genre que nous appelons aujourd'hui « littérature pour la jeunesse ». Selon les règles reconnues de ce genre littéraire, les protagonistes sont des enfants et l'histoire met en scène les valeurs les plus traditionnelles de la littérature « pédagogique » c'est-à-dire l'amitié, la solidarité, la compassion accompagnées d'un esprit d'aventure et d'une insatiable curiosité à l'égard du monde. Il est tout à fait naturel que le petit Patrick Modiano, âgé de dix ans à la sortie du roman, garçon cultivé et avide de lectures (comme le témoigne la liste de ses lectures enfantines qu'il dresse dans *Ephéméride*) ait lu le roman et que le jeune écrivain Modiano, fasciné par le halo de mystère nostalgique évoqué par le titre, en réutilise l'expression. D'autre part, le personnage principal du *Pays où l'on n'arrive jamais* est Gaspard, un enfant abandonné ou plus précisément confié à une tante par ses parents, des artistes forains. Comme on le sait, tous les enfants qui apparaissent, à différents titres, dans le corpus modianesque, sont des enfants abandonnés : en général ils ont un père mystérieux et absent, comme l'était dans un certain sens Albert Modiano, et une mère poursuivant avec peu de succès une carrière d'actrice, de théâtre ou de cinéma, comme c'était le cas de la mère de Patrick.



Par ailleurs, dans le roman de Dhôtel, il y a un autre enfant qui, lui, s'est enfui d'un pensionnat où il avait été abandonné et qui consacre sa vie à la quête de sa mère et des lieux perdus de son enfance, quête dans laquelle il entraîne aussi Gaspard. Il n'est pas difficile de reconnaître un schéma semblable dans plusieurs romans de Modiano comme par exemple dans l'incipit de *Remise de peine*

C'était l'époque où les tournées théâtrales ne parcouraient pas seulement la France, la Suisse et la Belgique, mais aussi l'Afrique du Nord. J'avais dix ans. Ma mère était partie jouer une pièce en tournée et nous habitons, mon frère et moi, chez des amies à elle, dans un village des environs de Paris. (Modiano, 1988b : 11)

Déjà dans le roman *De si braves garçons* les élèves du collège étaient « des enfants du hasard et de nulle part » (Modiano, 1982: 5) et presque dix ans plus tard, dans *Fleurs de ruine* les pensionnaires d'un autre collège sont des enfants, « dévoyés, rebuts de familles riches, enfants naturels de femmes qu'on appelait jadis des "poules", ou enfants abandonnés au cours d'un séjour à Paris comme des bagages encombrants » (Modiano, 1991: 141).

Plein de livres, ou plutôt de titres, est le *Café de la jeunesse perdue*. Le Condé est fréquenté par la bohème artistique et littéraire des années soixante. Tous les habitués du café ont toujours un livre à la main sauf, au début, la mystérieuse Louki.

C'était un livre de poche, à la couverture salie, de ceux que l'on achète d'occasion sur les quais et dont le titre était imprimé en grands caractères rouges : *Horizons perdus*. À l'époque, cela ne m'évoquait rien. J'aurais dû lui demander le sujet du livre, mais je m'étais dit bêtement qu'*Horizons perdus* n'était pour elle qu'un accessoire et qu'elle faisait semblant de le lire pour se mettre au diapason de la clientèle du Condé. (Modiano, 2007: 14)



Si « à l'époque » ce titre ne rappelait rien au narrateur-écrivain, le lecteur d'aujourd'hui ne peut pas s'éviter de penser à d'autres titres de Modiano et en particulier à *Quartier perdu* et à *L'horizon*. Mais dans le roman il y a aussi une librairie qui prolonge son horaire d'ouverture jusqu'à une heure du matin. Lieu magique, ou la narratrice passe beaucoup de temps, avec le libraire, à parler de livres ou à lire.

Le plus souvent, nous étions seuls dans la librairie, lui et moi. À la devanture étaient toujours exposés les mêmes livres dont j'ai su très vite qu'ils étaient des romans de science-fiction. Il m'avait conseillé de les lire. Je me rappelle le titre de quelques-uns d'entre eux : *Un caillou dans le ciel*. *Passagère clandestine*. *Les corsaires du vide*. Je n'en ai gardé qu'un seul : *Cristal qui songe*.

À droite, sur les rayonnages près de la vitrine, étaient rangés des livres d'occasion consacrés à l'astronomie. J'en avais repéré un dont la couverture orange était à moitié déchirée : *Voyage dans l'infini*. Celui-là aussi je l'ai encore. (Modiano, 2007: 99-100)

Et finalement le dernier narrateur rencontre Louki, seule, au Condé, un livre à la main :

Le livre qu'il lui avait donné, ce soir-là, avait pour titre : *Louise du Néant*. Non, je ne le connaissais pas. C'était l'histoire de la vie de Louise du Néant, une religieuse, avec toutes les lettres qu'elle avait écrites. Elle ne lisait pas dans l'ordre, elle ouvrait le livre au hasard. Certaines pages l'avaient beaucoup impressionnée. Encore plus qu'*Horizons perdus*. Avant de connaître de Vere, elle avait lu des romans de science-fiction comme *Cristal qui songe*. Et des ouvrages d'astronomie. Quelle coïncidence... Moi aussi, j'aimais beaucoup l'astronomie. (*idem*: 110)



Des titres, toujours des titres qui reviennent, comme en refrain, qui répandent leur parfum entre les pages. Tout comme les titres de Modiano qui, eux aussi, ont un parfum, un son, ou plutôt un ton, qui sont une partie intégrante de la « petite musique ».

Les écrits de Modiano en lecteur sont rares par rapport à sa production romanesque mais ils sont très importants pour des raisons différentes. Le *Cahier de l'Herne* recueille une douzaine de préfaces par lesquelles, comme l'explique Mireille Hilsum, se compose le rayon de sa bibliothèque d'auteur, se dessine son portrait de lecteur.

Les interventions critiques de Modiano semblent adhérer à l'idée que Baudelaire se faisait de la critique et qu'il énonçait de ces mots dans le *Salon* de 1846 :

(...) pour être juste, c'est-à-dire pour avoir sa raison d'être, la critique doit être partielle, passionnée, politique, c'est-à-dire faite à un point de vue exclusif, mais au point de vue qui ouvre le plus d'horizons. (Baudelaire, 1846: 418).

Le point de vue d'où Modiano s'exprime au sujet d'autres auteurs est, d'une part, toujours extrêmement personnel et partial. Mais, d'autre part, l'écrivain semble à chaque fois se vouloir confondre aux autres lecteurs, partager avec eux son expérience. Pour décrire, par exemple, la magie de la lecture des nouvelles de Marcel Aymé, il écrit :

Certains écrivains occupent une place privilégiée dans notre cœur. Leurs livres ont le pouvoir, comme un parfum ou une chanson, de nous restituer un moment de notre existence. L'autre jour, j'ai retrouvé chez un libraire les deux tomes des *Contes du chat perché* avec les illustrations de Nathalie Parin, ces volumes reliés à tranches vertes que je lisais vers 1952. Une partie de mon enfance m'est revenue : un bois, un château, une petite

école, un village que la banlieue a maintenant enserré dans ses filets de béton, mais où l'on rencontrait, à cette époque, Delphine et Marinette. (Modiano, 1988a : 217)

Par l'emploi de la première personne plurielle, l'expérience personnelle, ou plutôt un fragment de sa propre expérience récupéré par miracle dans la lecture, rentre dans le patrimoine public. En effet Mireille Hilsum remarque que ses « préfaces remplissent peu ou mal les fonctions du genre » (Hilsum, 2012 : 228), c'est-à-dire la fonction de présenter un texte de manière objective et détachée, en rendant compte de sa genèse et de sa situation. Le corpus des préfaces modianiennes, en revanche, dessine un monde parallèle à celui de ses romans. Là aussi, un ton reconnaissable et la première personne en lieu d'une impersonnalité académique, témoignent d'une implication personnelle dans des écrits qui ne sont pas simplement d'occasion mais qui naissent toujours d'un intérêt profond.

Les rapports de Modiano avec la littérature, ses auteurs et ses textes, constituent tout un réseau de références, confrontations, analogies. Comme le dit toujours Hilsum :

(...) Modiano pratique l'art du lien, multiplie les "comme" et les "lui aussi" qui nous font passer d'une histoire, d'une vie, d'une époque à une autre, d'un livre à un autre, à une infinité d'autres parfois. (*idem*: 229)

Mais Modiano a aussi toujours été, dès son enfance, un lecteur très fort. Si les listes parsemées dans les pages de ses romans, des véritables exercices de lutte contre l'oubli, concernent ses lectures d'enfance et d'adolescence, des livres, donc, qui n'ont pas laissé beaucoup plus que le parfum ou la couleur de leurs titres, Modiano aime parler des livres et des auteurs grâce auxquels il a eu sa formation d'écrivain.



En plus, il distingue le plaisir de la lecture, que chaque lecteur peut connaître, du travail de la lecture que l'écrivain accomplit à la recherche d'un style personnel mais qui se nourrit de la voix d'autrui.

J'ai commencé à lire *À la recherche du temps perdu* à seize ans, je l'ai fini à vingt. Je ne sais pas comment les livres m'ont influencé. C'était plutôt une musique de la phrase que je cherchais, un ton. Je pouvais le trouver chez les poètes. J'ai toujours pensé que finalement, si on fait de la prose, c'est parce qu'on est mauvais poète. Lecteur, j'aimais le style oratoire, comme chez Bossuet, ou plus sec, comme chez le cardinal de Retz. Mais ce que je cherchais dans le roman, c'était autre chose : des phrases, non pas elliptiques, mais, comment dire, animées par une sorte de laconisme, des phrases très courtes, cassant quelque chose qui serait trop rhétorique, pour obtenir quelque chose qui soit plus proche de la voix que de la grande musique. Je trouvais ça chez Hemingway, chez Pavese. J'aime lire Bossuet, Retz ou Bernanos, mais, pour moi-même, j'essaie plutôt de trouver du côté de Ramuz, Céline, Giono, pas pour les thèmes, mais pour le style, non pas parlé, mais très serré. Finalement, les auteurs que j'ai admirés ne m'ont pas influencé. (Lançon, 2007)

Dans deux occasions assez récentes Patrick Modiano a accepté d'indiquer les dix livres les plus importants pour sa formation. Pour *Télérama*, en 2009, il a fourni une liste qui contient *Tristan et Iseut*, *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, *Manon Lescaut* de l'abbé Prévost, *Les Fleurs du mal* de Baudelaire, *Crime et châtiment* de Dostoïevski, *Illusions perdues* de Balzac, *Les Grandes Espérances* de Dickens, *La Vie d'Arséniev* d'Ivan Bounine, *La Montagne magique* de Thomas Mann, *Au-dessous du volcan* de Lowry. Il s'agit de classiques incontournables, pour la plupart présents dans les programmes scolaires, sauf peut-être les trois derniers.

Mais je voudrais m'arrêter sur un seul titre, car dans ce cas, à mon avis, on peut réfléchir sur le rapport entre ces lectures et les romans du même Modiano. *La vie d'Arséniev* de Bounine, écrivain

russe prix Nobel en 1933, fait entrer le lecteur dans l'univers intime d'un enfant seul, abandonné à soi-même dans une nature dépouillé. Dans ce roman, on lit sur la quatrième de couverture de l'édition française de poche, « Accomplissant un intense travail de mémoire, Bounine bâtit le canevas précis d'une enfance ». Cette forte ressemblance de thèmes et de méthode (l'intense travail de mémoire), justifie sans doute l'inclusion d'un livre pas trop fameux entre des géants du genre romanesque comme Dickens ou Mann.

En 2013, *Le Monde* a proposé à Modiano un questionnaire sur le même sujet et, si quelques réponses sont cohérentes avec la liste de 2009, il y en a d'inattendues et d'intéressantes. Encore une fois j'en citerai une seule. « *Le chef-d'œuvre méconnu que vous portez aux nues ? Le Seigneur des porcheries, de Tristan Egolf* » (publié en France par Gallimard en 1998).

Dans le « tombeau » composé pour l'écrivain américain, prématurément disparu en 2005, il ne s'agit pas tellement de littérature (et du reste c'en était le même dans les conversations entre les deux écrivains), mais plutôt de la destinée humaine d'Egolf qui tant avait eu du mal à se faire publier aux États-Unis : une patrie qui, comme le dit Modiano, « éprouve souvent, dans un premier temps, une incompréhension et un effroi pour ses enfants de génie ».

Avant même de le lire, j'ai senti que ce type de 23 ans qui allait chaque soir chanter dans un café de la rue de Seine pour un peu d'argent et qui m'avait dit vaguement "qu'il écrivait" était de la race des Robert Walser, de ceux qui font danser la prose comme des petites ballerines qui dansent jusqu'à ce qu'elles soient totalement usées et s'écroulent de fatigue. (Modiano, 2005a : 216)



Mais outre que Walser sans doute voit-il dans le jeune Egolf le jeune Modiano, lui aussi débutant à 23 ans même si, comme le reconnaît lui-même, d'une façon beaucoup moins tourmentée.

L'émission télévisée *La grande librairie* a lancé en 2014 une enquête auprès des écrivains plus fameux de France, à partir de la question : « Quels sont les livres qui vous ont changé la vie ? ». On peut voir la réponse de Modiano dans une brève vidéo sur Dailymotion. Parmi, comme d'habitude, ses innombrables hésitations, demi-phrases, suspensions, se cachent des affirmations très intéressantes. Avant tout, aucun livre ne lui a vraiment changé la vie. Il en a lus et aimés beaucoup, tous les classiques et bien d'autres mais bon, changer la vie... Puis il sursaute et, d'un seul trait, il cite un livre lu quand il était très jeune, *Le cœur est un chasseur solitaire*, de Carson McCullers. Il s'agit en effet d'un livre extraordinaire, singulier comme son auteur, une femme, en dépit de son prénom.

Très intéressante pour nous est la préface à l'édition française de 1947. L'auteur en est Denis de Rougemont, écrivain suisse « exilé » de 1940 à 47 aux Etats Unis et capable donc d'un regard éloigné sur les deux littératures, la française et la nord-américaine.

La principale différence entre la jeune littérature américaine et la française, c'est que la première ne professe pas du tout ce culte du roman américain qui caractérise la seconde. Carson McCullers par exemple, quand je l'interroge sur ses maîtres, me cite Dostoïevski, Flaubert et Kierkegaard là où un jeune français citerait sans doute Dos Passos et Steinbeck. (Rougemont, 1947: 7)

La remarque de Rougemont, évidente pour ce qui concerne les années 40 (que l'on pense à Sartre et Beauvoir et à leur fascination



pour les écrivains américains, Dos Passos en particulier), sera encore valable aux années 60 et 70.

Modiano se réfère bien de fois d'une manière ironique aux jeunes personnes de son âge et aux Français en général, amoureux de la culture américaine. Emblématique est, tiré de la nouvelle *Le Temps*, le dialogue qui suit, entre le narrateur et une connaissance plus âgée que lui, fanatique pour les entreprises spatiales, la musique rock et, comme le jeune couple du roman *Les Choses* de Perec, du design contemporain américain :

— (...) Avec l'acier, la plastique et les couleurs vives j'ai vraiment l'impression que tout est neuf et que je repars de zéro... Nous vivons une époque formidable.., Plus de passé... Rien que le présent et l'avenir.

Mais moi, seul le passé m'intéressait et j'aurais voulu que Sheffer me parlât du sien.

Mais, après avoir éludé les questions du narrateur sur son passé, Sheffer prononce sa formule :

— J'oublie à fur et à mesure. Savez-vous que je ne me souviens même plus de ce que j'ai fait hier ? C'est une bonne méthode. Je vous la conseille pour l'avenir. (Modiano, 1983: 54)

Comme le narrateur du *Temps*, les personnages de McCullers vivent de la nostalgie du passé, de la recherche d'une signification dans leur propre passé, dans leurs vies. Comme l'explique encore Rougemont :

Ainsi les êtres qui animent cet ouvrage se poursuivent, se rapprochent et se manquent dans une espèce de tâtonnement aventureux qui est le mouvement même de la vie intérieure en quête d'explications, de rythmes, de certitudes à embrasser. (Rougemont, 1947: 9)

Même si cette description d'un roman que Rougemont définit inclassable, sans intrigue, envahi par une sorte d'incertitude, d'instabilité, montre un tissu romanesque très semblable aux ouvrages de Modiano, en répondant à l'enquête du *Monde* il ne se réfère pas au contenu de ce livre ou à son très beau titre, mais il dit d'avoir été frappé par le jeune âge de son auteur. Il déclare d'avoir été choqué par le fait qu'elle avait 22 ou 23 ans à la publication du livre et que ça a provoqué en lui une déflagration, a contribué à le trainer dans la littérature.

Pour en finir avec le rapport de Modiano aux livres d'autrui, je vais remonter vers les premières pages de ses livres, vers les nombreuses épigraphes qu'il introduit dans ses paratextes. Comme on sait, Genette, dans *Seuils*, a construit une typologie des épigraphes. Celles qu'il appelle *allographes* (c'est-à-dire tirées d'ouvrages d'autrui) remplissent normalement la fonction de situer le roman qu'on va lire par rapport à la littérature précédente en mettant en lumière des rapports et, parfois, des influences. Citons ici le cas de l'épigraphe antéposée à *Dans le café de la jeunesse perdue*. L'allusion introduite par le biais de l'épigraphe de Guy Debord ne renvoie pas, comme le font au contraire beaucoup d'éléments à l'intérieur du texte, à d'autres ouvrages de Modiano.

À la moitié du chemin de la vraie vie, nous étions environnés d'une sombre mélancolie, qu'ont exprimée tant de mots railleurs et tristes, dans le café de la jeunesse perdue.

Ce qui vient d'être exposé illustre un rapport complexe et féconde de l'écriture modianesque à la bibliothèque lue et assimilée, qui projette cette écriture dans une dimension universelle.



Bibliographie

- BAUDELAIRE, Charles (1846). *Salon de 1846. Œuvres complètes*. Vol. II. « Bibliothèque de la Pléiade » (1976). Paris : Gallimard.
- BUSNEL, François (2010). *Mon Paris n'est pas un Paris de nostalgie mais un Paris rêvé*, entretien avec P. Modiano. *Lire*, 4 mars.
- COSNARD, Denis (2010). *Dans la peau de Patrick Modiano*. Paris : Fayard. (e-book).
- HILSUM, Mireille. (2012). *Modiano préfacier*, Dans (2012) M. Heck, R. Guidée, éd. *Cahier Modiano*, pp. 227-34. Paris : L'Herne.
- LANÇON, Philippe (2007). *Entretien avec Patrick Modiano à l'occasion de la sortie de Dans le café de la jeunesse perdue*. *Libération*. 4 octobre.
- MODIANO, Patrick (1975). *Villa Triste*. Paris : Gallimard.
- MODIANO, Patrick (1978). *Rue des Boutiques Obscures*. Paris : Gallimard.
- MODIANO, Patrick (1983). *Le Temps*. Dans (2012) M. Heck, R. Guidée, éd. *Cahier Modiano*. Paris : L'Herne.
- MODIANO, Patrick (1988a). *Préface à M. Aymé, Le Naim et autres nouvelles*. Paris : Gallimard. Dans (2012) M. Heck, R. Guidée, éd. *Cahier Modiano*. Paris : L'Herne.
- MODIANO, Patrick (1988b). *Remise de peine*. Paris : Gallimard.
- MODIANO, Patrick (1991). *Fleurs de ruine*. Paris : Seuil.
- MODIANO, Patrick (2005a). *Disparition de l'écrivain américain Tristan Egolf. Les Inrockuptibles*. 25-31 mai. Dans (2012) M. Heck, R. Guidée, éd. *Cahier Modiano*, p. 216. Paris : L'Herne.
- MODIANO, Patrick (2005b). *Un Pedigree*. Paris : Gallimard.
- MODIANO, Patrick (2007). *Dans le café de la jeunesse perdue*. Paris : Gallimard.
- MODIANO, Patrick (2012). *L'herbe des nuits*. Paris : Gallimard.
- MODIANO, Patrick (2014). *Conférence Nobel*. Stockholm : La Fondation Nobel.
- ROUGEMONT de, Denis (1947). *Préface à Carson McCullers, Le Cœur est un chasseur solitaire*, pp. 5-10. Paris : Stock.



TAYLOR, Andrew (2014). *Books that Changed the World: The 50 Most Influential Books in Human History*. London : Quercus.